

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de  
la Langue Française (INaLF)

[Le] Sylphe [Document électronique] / Crébillon fils ; publié par V. Develay

p7

Vous vous plaignez à  
tort de mon silence,  
madame, et ce n' est  
pas assez pour accuser  
les gens de paresse d' être  
une fois sorti de la sienne. Que  
je vous ennuyerois si mon exactitude  
vous forçoit quelquefois  
à m' écrire ! à peine avez-vous

p8

le tems de penser : considerez,  
peut-être ne l' avez-vous jamais  
fait, qu' il n' y a pas d' oisiveté au  
monde plus occupée que la  
vôtre. Le tumulte de Paris qui  
ne vous laisse pas le loisir de  
former une idée nette, les plaisirs  
qui se succedent sans cesse,  
la compagnie nombreuse dont  
le mélange amuse toujours,  
quelque ridicule qu' il puisse  
être ; les façons de nos honnêtes  
gens, l' impertinence et la fadeur  
de nos petits maîtres, tant de  
cour que de ville, contraste bizarre  
qui dans le grand nombre  
se trouve toujours réuni ; les  
aventures qui arrivent, et qui  
fournissent perpetuellement des  
occasions de médisance ; les occupations

p9

de coeur, qui divertissent

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

même quand elles n'interessent pas ;  
le tems de la toilette,  
si agréablement rempli par  
nos jeunes sénateurs ; le plaisir  
toujours varié que donne la coquetterie,  
le jeu qui occupe  
quand la désertion d' un amant  
ou les égards pour les bienséances  
laissent des momens à perdre :  
eh ! Comment, dans cet embarras,  
pourriez-vous quelquefois songer  
à moi ? Vous me reprochez  
mon goût pour la solitude : si  
vous sçaviez combien j' ai été  
agréablement occupée dans la  
mienne, vous viendriez avec  
moi prendre part à mes amusemens,  
quelque peu réels qu' ils  
soient peut-être. Vous vous moquerez

p10

de moi, sans doute, quand  
je vous avouerai que ces plaisirs  
que je vous vante tant ne sont  
que des songes. Oui, madame,  
ce sont des songes ; mais il en  
est dont l' illusion est pour nous  
un bonheur réel, et dont le flatteur  
souvenir contribue plus à  
notre félicité que ces plaisirs  
d' habitude qui reviennent sans  
cesse et qui nous pesent au milieu  
même du desir que nous  
avons de les bien goûter.  
Vous sçavez que de tout tems  
j' ai souhaité avec ardeur de voir  
un de ces esprits élémentaires  
connus parmi nous sous le nom  
de sylphes. J' ai toujours cru  
que ce n' étoit point dans le fracas  
des villes qu' ils aimoient à

p11

se produire, et, le pourrez-vous  
croire ? Voilà l' idée qui m' entraînoit  
si souvent à la campagne  
et me faisoit rejeter si

fierement les conteurs de fleurettes :  
peut-être, sans l'envie  
que j'avois d'être digne de l'amour  
d'un sylphe, aurois-je succombé ;  
car il y en a de jolis de  
ces conteurs-là. Je ne me repens  
point de ma sévérité, puisqu'elle  
m'a conduite à mon but. C'est  
un songe, je ne vous donnerai  
mon aventure que sur ce pied-là,  
il faut ménager votre incrédulité.  
Cependant, si c'étoit un  
songe, je me souviendrais de  
m'être endormie avant que de  
l'avoir commencé, j'aurois senti  
mon réveil ; et puis quelle apparence

p12

qu'un songe eût autant de  
suite qu'il y en a dans ce que je  
vais vous raconter ? Comment  
aurois-je si bien retenu les discours  
du sylphe ? Il n'est pas  
naturel que j'aie pensé ce que  
vous allez entendre, toutes les  
idées que vous y trouverez ne  
m'ont jamais été familières. Oh !  
Assurément, je n'ai pas rêvé.  
Vous en croirez, au reste, ce qu'il  
vous plaira ; quant à moi, je ne  
me servirai pas de ces mots : il  
me sembloit, je croyois voir ; je  
dirai : j'étois, je voyois. Mais finissons  
ce préambule.  
J'étois, un des derniers jours  
de la semaine passée, retirée dans  
ma chambre ; la nuit étoit chaude,  
j'étois couchée d'une façon modeste

p13

pour quelqu'un qui se  
croit seul, mais qui ne l'auroit  
pas été si j'eusse crû avoir des  
spectateurs. Ennuyée d'une compagnie  
provinciale qui m'avoit  
obsédée toute la journée, je  
cherchois quelque dédommagement

dans un livre de morale,  
lorsque j' entendis prononcer  
distinctement, quoi qu' à demi  
bas, et avec un soupir : " ô dieu !  
Que d' appas ! " ces paroles me  
surprirent et, quittant mon livre,  
je tâchai, malgré la frayeur qui  
commençoit à me saisir, de prêter  
une oreille attentive. N' entendant  
plus rien dans ma chambre,  
je crûs m' être trompée et  
m' imaginai que mon esprit distrait  
m' avoit rendu présent ce

p14

que je venois de lire : cependant  
il n' y avoit pas d' apparence qu' il  
dût se trouver avec de la morale ;  
d' ailleurs, dans ce moment,  
je ne rêvois à rien qui y pût  
convenir. J' étois encore plongée  
dans ces réflexions lorsque  
j' entendis plus distinctement que  
la première fois : " ô mortels !  
êtes-vous faits pour la posséder ! "  
quelque flateuse que fût  
cette exclamation, elle redoubla  
ma peur, et, rentrant précipitamment  
dans mon lit, je me  
mis le drap sur la tête, demi  
morte et dans l' état affreux où  
peut se trouver une femme peureuse.  
" ah ! Cruelle, s' écria-t' on  
alors, pourquoi vous dérober  
à ma vûe ? Que craignez-vous

p15

de quelqu' un qui vous  
adore et qui, malheureusement  
pour lui, est si respectueux  
qu' il n' ose employer la violence  
pour vous voir ? Répondez-moi,  
du moins, ne mettez pas mon  
amour au désespoir. -hélas !  
Repris-je d' une voix étouffée,  
que pourrois-je répondre dans  
l' état où une aventure si surprenante

me réduit ? -mais  
que pouvez-vous craindre avec  
moi ? Replique-t' on, je vous ai  
déjà dit que je vous adore. Rassurez-vous,  
je ne me montrerai  
pas, et quoique ma vûe pût  
bannir la crainte de votre ame,  
je ne veux pas vous exposer encore  
à la surprise qu' elle vous  
causeroit. " remise un peu par

p16

ces paroles, je relève doucement  
mon drap : je vis qu' il ne s' agissoit  
que d' une déclaration d' amour,  
et je me souvins que j' en  
avois soutenu plus d' une avec  
fierté. Je n' ai pas l' ame foible, et  
je crus d' ailleurs n' avoir rien à  
douter d' une aventure qui commençoit  
de cette sorte. Cependant  
on étoit amoureux, j' étois  
seule et dans un état où j' avois  
tout à craindre de quelqu' un  
d' entreprenant et à qui je supposois  
plus de force qu' à un  
homme. Cette réflexion m' inquieta,  
je vis tout d' un coup le  
risque que je courois, et le vis  
avec d' autant plus de peur que  
je ne trouvois pas de moyen de  
le prévenir. Voilà de ces fâcheuses

p17

occasions où la vertu ne sauve  
de rien. J' imaginai aussi que  
c' étoit un esprit qui me parloit,  
et d' abord je le jugeai impalpable ;  
cependant cet esprit étoit  
sensible, il m' aimoit :  
qu' est-ce qui l' auroit empêché  
de prendre un corps ? Ces différentes  
idées me tenoient dans  
une irrésolution qui ne finissoit  
pas, lorsque la voix reprenant :  
" je sçais tout ce qui se passe  
dans votre ame, ma belle comtesse,

je serai respectueux : nous  
ne sommes entreprenans que  
quand nous sommes aimez. -bon,  
dis-je en moi-même, je ne  
crois pas que je te mette jamais  
à portée de me manquer de respect.  
-n' en répondez pas, dit

p18

la voix, nous sommes des amans  
un peu dangereux, nous sçavons  
tout ce qui se passe dans le coeur  
d' une femme ; elle ne sçauroit  
former de désirs que nous ne  
satisfassions, nous entrons dans  
tous ses caprices, nous vieillissons  
ses rivales et nous augmentons  
ses charmes, nous connoissons  
toutes ses foiblesses, et  
quand elle pousse un soupir  
d' amour, que la nature dans un  
moment de distraction se trouve  
la plus forte, nous le saisissons ;  
en un mot, la plus legere idée  
de tentation devient, par nos  
soins, tentation violente et bientôt  
satisfaite. Avouez que si les  
hommes avoient notre science,  
il n' y auroit pas une femme qui

p19

leur échappât. Ajoutez à cela que  
notre invisibilité est, contre les  
maris jaloux ou les meres ridicules,  
d' une ressource merveilleuse :  
point de précautions pour  
prévenir les leurs, point d' yeux  
surveillans qu' on ne trompe  
avec ce secret. Mais, de grace,  
ajouta-t' il, cessez de vous cacher  
à mes yeux ; cette complaisance  
ne vous engage à rien, puisque  
vous ne me verrez que quand  
vous le voudrez et que vos sentimens  
pour moi dépendent uniquement  
de vous. " à ces mots,  
je me montrai, et l' esprit, car

c' en étoit un, fit à ma vûe un  
cri qui pensa me faire rentrer  
sous le drap ; je me rassurai  
pourtant. " ah ! S' écria-t' il en

p20

me voyant, que de beautez !  
Quel dommage qu' elles fussent  
destinées à un vil mortel ; il est  
impossible qu' elles m' échappent.  
-quoi ! Vous croyez, lui  
dis-je, que je ne vous échapperai  
pas ? -oui, sans doute, je  
le crois. -je trouve, repris-je,  
bien de la présomption dans  
cette idée. -vous vous trompez,  
il y en a beaucoup moins  
que de connoissance de votre  
coeur. Toutes les femmes ont la  
même façon de penser, les mêmes  
mouvemens, les mêmes desirs,  
la même vanité et, à peu de  
choses près, les mêmes réflexions,  
et ces réflexions toujours  
foibles quand il s' agit de  
combattre le penchant. -mais

p21

la vertu, lui dis-je, croyez-vous  
qu' elle soit inutile ? Elle ne  
devroit pas l' être, reprit-il, et  
cependant j' imagine que vous  
lui donnez peu d' exercice.  
-c' est trop mal penser de nous,  
repris-je, de nous croire incapables  
de la moindre réflexion.  
-non, répondit-il, je crois que  
vous réfléchissez, mais que votre  
coeur, plus vif et plus prompt,  
échappe à la réflexion et vous  
détermine plutôt pour le sentiment  
que pour la raison. Ce  
n' est pas que vous ne pensiez  
assez bien pour connoître ce  
qu' il faut éviter : il s' élève des  
combats dans votre coeur, vous  
les soutenez pendant quelque



tems, et vous succombez enfin,

p22

avec cette consolation que, si votre cœur s' étoit trouvé moins fort que vous, vous auriez remporté la victoire. -croyez-vous donc, repris-je, que nous ne puissions jamais vaincre notre penchant ? Sommes-nous si cruellement esclaves de nos passions que rien ne puisse les réprimer ? -cet article seroit, répondit-il, d' une trop longue discussion. Je crois qu' il n' est pas impossible de trouver des femmes vertueuses, mais, autant que j' en ai pû juger par votre commerce, la vertu n' est pas ce qui vous amuse le plus : vous sçavez qu' il en faut avoir, et il me semble que vous ne cedez à cette nécessité qu' à regret.

p23

Une chose qui me paroît autoriser mon sentiment est la tristesse et la mauvaise humeur qui regnent sur le visage d' une femme vertueuse, d' une prude, de ces personnes qui se sont faites de la vertu par orgueil, pour avoir le plaisir d' insulter aux foiblesses de leur sexe. Il est des tems où elles payent ce plaisir bien chèrement et qu' elles voudroient pouvoir y renoncer. Mais comment faire ? C' est une vertu affichée qu' il faut soutenir, elles en gemissent en secret ; toujours tentées, elles se feroient bientôt un délice de la tentation qui les tourmente si elles pouvoient être sûres que leurs foiblesses fussent ignorées. Leurs

p24

crieries perpetuelles contre les  
plaisirs prouvent moins la haine  
qu' elles leur portent que le regret  
qu' elles ont de s' en être  
privées par une vanité mal entenduë ;  
ajoutez à cela qu' il est  
rare qu' une jolie femme soit  
prude, ou qu' une prude soit jolie  
femme, ce qui la condamne à  
se tenir justement à cette vertu  
que personne n' ose attaquer et  
qui est sans cesse chagrine du  
repos dans lequel on la laisse  
languir. -mais pensez-vous,  
lui dis-je, que toutes les femmes  
soient prudes ? -les hommes,  
répondit-il, seroient bien malheureux  
s' il n' y avoit que des  
femmes de ce caractere. -cependant,  
repris-je, ils veulent

p25

que nous soyons vertueuses.  
-c' est, dit-il, un raffinement de  
goût chez eux de devoir à  
leurs séductions l' anéantissement  
d' une chose qui leur a  
tant couté à établir dans votre  
ame, et qui vous sied bien, quoique  
vous en disiez. Non cette  
vertu farouche qui n' en est que  
la grimace, mais celle que j' imagine,  
et que je ne puis vous  
peindre parce que je n' en ai  
point encore trouvé de cette  
sorte. -qu' est-ce donc, lui  
demandai-je, que les hommes  
appellent vertu ? -la résistance  
que vous opposez à leurs  
desirs, et qui naît de votre attention  
sur vos devoirs. -et  
quels sont-ils, repris-je, ces devoirs ?

p26

-ils étoient immenses,  
repliqua-t' il ; mais comme vous  
les abrez chaque jour, je crois  
qu' il ne vous en restera plus à  
observer ; aujourd' hui, ils ne  
consistent plus que dans la bienséance,  
encore n' est-elle pas  
exactement suivie. -ce dérangement  
durera-t' il longtems ?  
Lui demandai-je. -tant, répondit-il,  
que les femmes croiront  
la vertu idéale et le plaisir  
réel, et je ne vois pas d' apparence  
qu' elles changent de façon  
de penser. D' ailleurs, il n' y a  
point de femme qui n' ait quelque  
foible, et ce foible, quelque  
bien déguisé qu' il soit, n' échappe  
jamais à la recherche opiniâtre  
de l' amant. La voluptueuse se

p27

rend au plaisir des sens ; la délicate,  
au charme de sentir son  
coeur occupé ; la curieuse, au  
désir de s' instruire ; il en coueroit  
trop à l' indolente pour refuser ;  
la vaine perdroit trop si  
ses appas étoient ignorés, elle  
veut lire dans la fureur des desirs  
d' un amant l' impression  
qu' elle peut faire sur les hommes ;  
l' avare cede au vil amour des  
presens ; l' ambitieuse, aux conquêtes  
éclatantes, et la coquette  
à l' habitude de se rendre.  
-vous êtes bien sçavant, lui dis-je.  
-c' est, répondit-il, que  
j' ai voyagé de bonne heure.  
Mais ne commencez-vous pas à  
vous endormir ? Cette grande  
envie de philosopher ne sied pas

p28

dans cette rencontre, et je suis  
sûr qu' actuellement vous me  
prenez pour un sylphe des plus

novices : qui sçait si mal profiter  
des momens aussi doux que  
ceux que je passe auprès de  
vous ne merite pas qu' on les lui  
donne. Un sylphe amoureux  
parler morale ! En bonne foi me  
pardonnerez-vous d' avoir si mal  
employé mon tems ? -je ne  
sçais pas, repris-je, quel autre  
usage vous en voudriez faire.  
Vous m' avez piquée, et je serai  
bien aise de vous prouver qu' il  
y a de la vertu. -c' est-à-dire,  
répondit-il en riant, que vous  
n' en aurez que par contradiction.  
Je ne doute cependant pas  
que vous n' en ayez, et si je ne

p29

vous ai pas dit là-dessus tout ce  
que je pense, c' est qu' une aussi  
belle personne que vous offre  
tant de choses à louer qu' on  
n' a pas auprès d' elle le tems de  
vanter celle-là. -je ne vous  
pardonne pourtant pas de l' avoir  
oubliée, lui dis-je : vous  
m' aimez, je vous en ferai bien  
repentir. -ma belle comtesse,  
répondit-il, on dit à une belle  
qu' elle a des agrémens, parce  
qu' en le lui repetant souvent,  
c' est une façon polie de l' exhorter  
à en faire usage ; mais ira-t' on  
la faire souvenir de sa vertu  
quand il est de notre intérêt  
qu' elle l' oublie ? Au reste, point  
de menaces, toutes ces finesses  
sont bonnes avec les hommes,

p30

mais songez que vous ne pouvez  
me tromper. Cela est embarrassant  
et je ne m' étonne pas  
de vous voir rêver : un amant  
qui sçait tout ce qu' on pense,  
qui pénètre tout, avec lequel on

n' a aucune ressource, est quelque chose de bien incommode.  
-en ce cas, répondis-je, je puis ne point essayer cette fatigue : je ne vous aimerai pas. -vous n' en ferez rien, dit-il. Pour éviter de m' aimer, il faudroit que vous me disiez bien serieusement de cesser de vous voir ; qui plus est, il faudroit le vouloir, et c' est ce que vous ne voudrez pas. Curieuse comme vous l' êtes, vous ne pourrez jamais vous empêcher de voir la fin de

p31

cette aventure. Vous êtes précisément avec moi dans le cas où sont toutes les femmes dans les commencemens d' une passion : elles sçavent que pour ne pas succomber il faudroit fuir ; mais la passion plaît, elle échauffe le coeur, éteint les réflexions ; la séduction est continuelle, le retour sur soi-même momentané ; le plaisir redouble, la vertu disparaît, l' amant reste : comment fuir ? Et assurément vous ne fuirez pas. -vous me paraissez un peu trop sûr de votre conquête, répondis-je ; je voudrois un amant plus respectueux et dont les desirs plus timides me menageassent davantage. -c' est-à-dire, interrompit-il, que

p32

vous voudriez que je perdisse un tems qui m' est précieux. Je ne suis point fait à cela. -les femmes, sans doute, ne vous y ont point accoutumé. -non, assurément, reprit-il. -et vous avez plû par tout où vous avez adressé vos voeux ? -par tout, non, repliqua-t' il ; j' ai été souvent

obligé de changer de forme  
pour me faire aimer. La première  
personne qui me plut étoit  
une jeune innocente qui avoit  
encore peur des esprits. Je m'avisai  
de lui parler la nuit, je  
pensai la faire mourir. J'eus  
beau lui dire que j'étois un  
esprit aérien, que nous étions  
beaux, bien faits : l'énumération  
que je lui fis de nos bonnes qualités

p33

ne la rendit que plus craintive,  
et si je n'avois pris la figure  
de son maître de musique, j'étois  
perdu. Celle à laquelle je  
m'adressai ensuite étoit une  
dame de grande condition, fort  
ignorante, qui ne comprit rien  
non plus aux substances célestes,  
et qui ne voulut pas imaginer  
que je pûsse être un corps  
solide. Cette idée me fit auprès  
d'elle un tort considérable. Ne  
pouvant la vaincre malgré elle-même,  
je crus qu'en prenant la  
ressemblance d'un fort aimable  
homme qui l'aimoit, je pourrois  
la ramener : je perdis mon temps.  
Enfin, ne sachant plus que faire,  
je me mis à son service et me  
travestis si bien qu'elle ne m'auroit

p34

jamais pris pour un esprit  
élémentaire ; et, voyez la bizarrerie !  
Je réussis. En Espagne,  
je trouvai une femme qui, après  
m'avoir vû, ne voulut pas de  
moi et me préféra son amant.  
Je n'ai pas encore eu ce chagrin  
en France. Le détail de mes  
aventures seroit trop long ; je  
ne dois cependant pas oublier  
une femme sçavante, dont les  
études avoient eu pour principal

objet l' astronomie et la physique.  
Je la vis et lui dis qui  
j' étois : je ne l' effrayai pas mais,  
quoiqu' avec des efforts incroyables,  
je ne la persuadai point.  
" comment, disoit-elle, est-il  
possible, si vous êtes dans  
votre région matiere corporelle,

p35

que notre air ne vous  
ait point étouffé en descendant  
parmi nous ? Et si votre être  
n' est qu' un composé de vapeurs  
fines qui ne peuvent résister  
aux impressions de l' air  
et que le moindre vent peut  
dissoudre, à quoi pouvez-vous  
être bon ici ? " loin de refuter  
cet argument par des discours,  
je la priai de m' admettre  
aux preuves. Elle y consentit,  
déterminée sans doute par le  
peu de risque qu' elle crut y  
courir, ou, supposé qu' il y en  
eût, par le plaisir d' avoir trouvé  
dans la physique élevée quelque  
chose d' extraordinaire que  
tout le monde ne sçût pas. J' essayai  
donc de la convaincre ;

p36

mais dans le tems que je devois  
esperer qu' elle cédoit à la force  
de mes raisons. " ah dieu !  
Quel songe ! " s' écria-t' elle.  
Avez-vous jamais vû d' incrédulité  
plus opiniâtre ? Je ne me rebutai  
pas d' abord ; mais, voyant  
qu' à quelque heure et de quelque  
façon que je lui parlasse,  
elle s' obstinoit, ainsi que vous  
le ferez sans doute, à me traiter  
de chimere et de songe, je  
m' ennuyai de lui donner matiere  
à rêver et la quittai, quoiqu' elle  
me fît esperer une conversion

prochaine. Mais vous, ajouta-t' il,  
ne seriez-vous pas aussi incrédule ?  
-je ne serois pas du  
moins si curieuse, lui répondis-je.  
Je suis persuadée que je rêve,

p37

mais, contente du plaisir que ce  
songe me donne, je ne veux pas  
sçavoir s' il pourroit être verité.  
-et moi, reprit l' esprit, je sens  
que tout devient trop verité auprès  
de vous ; je ne veux plus  
m' exposer au danger de voir  
vos charmes, je pars assez malheureux  
pour n' avoir pû me  
faire aimer de vous, je vais me  
dérober aux rigueurs que votre  
cruauté me prépare. -que  
vous êtes impatient ! Comment  
voulez-vous que je vous aime ?  
Sçais-je seulement ce que vous  
êtes ? -avez-vous eu, repliqua-t' il,  
la curiosité de le demander ?  
-hélas ! Répondis-je,  
j' ai craint de vous fâcher en vous  
le demandant ; cette peur et celle

p38

que vous ne fussiez pis qu' un  
esprit m' ont contrainte. Mais,  
puisque vous me le permettez,  
qu' êtes-vous ? -vous, dit-il,  
qui croyez-vous que je sois ?  
-je vous crois, repris-je, esprit,  
démon ou magicien ; mais, sous  
quelque espece que je vous imagine,  
je vous crois quelque chose  
de fort aimable et de fort singulier.  
-voudriez-vous me voir ?  
Répondit l' esprit. -non, dis-je,  
il n' est pas tems ; répondez,  
de grace, à mes questions.  
Qu' êtes-vous ? -je suis un  
sylphe. -un sylphe ! M' écriai-je  
avec transport, un sylphe !  
-oui, charmante comtesse,



les aimeriez-vous ? -si je les aime, grand dieu ! Mais vous me

p39

trompez, il n' en est point, ou s' il en est, qu' est-ce que les mortels peuvent pour votre bonheur, et comment une essence aussi celeste que la vôtre peut-elle descendre au commerce des hommes ? -notre felicité, dit-il, nous ennuye quand nous ne la partageons avec personne, et tout notre soin est de chercher quelque objet aimable qui mérite de nous attacher. -mais, interrompis-je, j' ai lû que les sylphides étoient si belles, pourquoi... -je vous entends, dit-il, pourquoi ne nous pas attacher constamment à elles ? Nous ne les touchons pas assez, elles nous voyent trop, et ce n' est jamais que par raison et

p40

pour ne pas laisser perdre la race des sylphes qu' elles nous accordent quelques faveurs ; la même consideration nous détermine, et, comme vous voyez, cela ne doit pas former entre nous des liens fort tendres : c' est à peu près agir comme vous autres humains quand vous êtes mariés. Nous cherchons des femmes qui nous tirent de notre léthargie, comme elles cherchent de leur côté des hommes qui les dédommagent de l' ennui que nous leur causons. Toutes ces choses sont réglées entre nous, et nous nous laissons de part et d' autre aller à notre penchant sans jalousie et sans mauvaise humeur. Vous

p41

rêvez, ajouta-t' il : avouez que  
c' est une chose gracieuse que  
d' avoir un sylphe pour amant.  
Il n' est point, comme je vous  
l' ai dit, de fantaisie que nous ne  
satisfassions, de biens dont nous  
ne comblions ce que nous aimons ;  
plus esclaves qu' amans,  
nous sommes soumis à toutes  
ses volontés, incommodes dans  
un point seulement. -quel  
est-il ? Demandai-je brusquement.  
-nous exigeons de la  
constance, et je veux bien vous  
avertir que la mort la plus cruelle  
suit toujours avec nous la moindre  
apparence d' infidélité.  
-misericorde ! M' écriai-je, je renonce  
à vous pour jamais. "  
l' esprit, à ce discours, fit un

p42

éclat de rire qui me fit remarquer  
la simplicité de ma peur.  
" vous riez, mon sylphe, lui  
dis-je. -je ris, répartit-il, de  
ce qu' il n' y a point de femmes  
qui ne se révoltent sur cet article,  
et qui n' aiment mieux renoncer  
à tous les avantages que  
notre possession leur assure  
qu' à leur inconstance naturelle.  
-vous vous trompez, lui dis-je :  
ne voulant point être inconstante,  
je n' ai rien à redouter, et  
cependant l' idée de ne la pouvoir  
devenir sans risque m' afflige  
sensiblement : vous croirez  
toujours ne devoir mon attachement  
pour vous qu' à la crainte  
du châtement, vous m' en aimerez  
moins. -pouvez-vous le

p43

croire ? Répondit-il. Si nous sommes  
gênans pour les femmes  
dissimulées, parce que nous  
sçavons tout ce qu' elles pensent,  
celles qui ont le coeur bon  
et droit doivent être charmées  
que rien ne nous échappe ; nous  
leur tenons compte de ces délicatesses  
de l' ame, de ces sentimens  
fins que la stupidité et  
l' indolence des hommes n' apperçoivent  
pas, et plus nous  
connoissons leur amour, plus  
leur bonheur est parfait. Ne  
croyez cependant pas que la  
condition que je propose soit si  
terrible. Les sylphes sont à tous  
égards si forts au-dessus des  
hommes qu' il s' en faut bien  
que ce soit un supplice de les

p44

aimer constamment. J' imagine  
que l' ennui d' une habitude où  
le coeur languit est la seule  
chose qui détermine une femme  
vers l' inconstance : elle ne voit  
plus dans un amant ces desirs  
tumultueux, lesquels, soit qu' elle  
les rebutât, soit qu' elle voulût  
les satisfaire, l' amusoient également.  
Ce n' est plus qu' un  
homme ennuyé qui s' excite par  
bienséance, qui dit nonchalamment  
qu' il aime, qui le prouve  
avec plus d' embarras encore, et  
dont le visage muet et glacé  
n' aide jamais à persuader ce que  
sa bouche prononce. Que fera  
une femme en pareil cas ? Par  
un honneur vain et mal entendu,  
passera-t' elle le reste de sa

p45

jeunesse dans un lien qui ne  
fait plus son bonheur ? Elle  
change, et fait bien. On lui fait

un crime de ce qu' elle change  
la première : c' est qu' elle sent  
plus vivement que les hommes,  
et qu' elle n' a pas de tems à  
perdre. D' ailleurs, c' est souvent  
par bonté pour celui qu' elle a  
aimé : elle le voit languir auprès  
d' elle sans pouvoir se résoudre  
à la quïtter, parce qu' il  
craint de se deshonorer ; elle  
lui fournit un prétexte et se  
charge du crime. C' est un procédé  
bien genereux et que les  
hommes ne méritent pas, car  
ils ont l' impertinence de s' en  
fâcher. -les sylphes, lui demandai-je,  
ne sont donc pas sujets

p46

à l' ennui et au dégoût ? Ils  
sont sans doute aussi constans  
qu' ils exigent qu' on le soit pour  
eux. -du moins, répondit-il,  
quand ils changent, c' est si subitement  
qu' on n' a pas le tems  
de s' en défier ; on les voit encore  
amoureux un quart d' heure  
avant qu' ils disparaissent. -mais  
quelqu' un qui s' en défieroit et  
qui changeroit avant eux ? Lui dis-je.  
-oubliez-vous que... -ah !  
Je m' en souviens ! Vous êtes de  
cruelles gens de nous priver de  
toutes nos ressources. -quand,  
repartit-il, vous n' auriez point  
l' objet de la mort devant les  
yeux, vous ne voudriez point  
changer. Le meilleur moyen  
d' empêcher une femme d' être

p47

inconstante est de ne lui pas  
donner le tems d' appuyer sur  
un caprice ; mais ce soin seroit  
trop fatiguant pour les humains,  
et ce n' est qu' aux sylphes qu' il  
appartient de sçavoir employer

tous les instans et de prévenir  
ces fantaisies momentanées qui  
naissent dans votre coeur. -je  
crois, lui dis-je, qu' avec ces talens  
heureux que vous attribuez  
aux sylphes, on peut encore se  
dégôûter d' eux. Il est bon de  
nous laisser désirer quelquefois.  
Il est des tems où nos réflexions  
sur nos plaisirs nous amusent  
plus que tous les empressemens  
d' un amant ; d' ailleurs, vous avouërez  
que des soins perpetuels  
fatiguent, et ce seroit assez

pour m' empêcher de vous désirer  
que la certitude de ne vous  
désirer jamais vainement. -ce  
sentiment est assez singulier,  
repartit-il, et je doute qu' il soit  
vrai. Croyez qu' avec nous on  
n' a pas le tems de faire ces réflexions ;  
vous devenez sylphides  
par notre commerce, et, participant  
à notre substance, le soin  
de répondre à nos empressements  
devient aussi léger pour  
vous qu' il l' est pour elles.  
-vous sçavez lever toutes les difficultez,  
lui dis-je ; mais, quand  
vous quittez une femme, lui  
reste-t' il quelque essence de  
vous ? -quelquefois, par bonté,  
répondit-il, nous lui en enlevons  
une partie ; par malice souvent

nous la lui laissons toute  
entière. -ce procédé n' est pas  
bon, repris-je. -je conviens,  
dit-il, que nous pourrions nous  
dispenser de laisser après nous  
des desirs que nous seuls pouvons  
éteindre ; mais nous ne  
connoissons que cela pour être  
regrettez, et c' est un plaisir qui  
nous touche. Vous rêvez. -il  
est vrai, dis-je, je rêve que je  
connois dans le monde nombre  
de femmes sylphides. -oh !  
Vraiment, me dit-il, comme c' est  
à la cour que nous faisons nos  
plus grands coups, il n' est pas  
difficile d' y reconnoître nos traces ;  
mais il me semble que cette  
espece de malice ne vous effraye  
pas tant que la mort sur laquelle

vous vous êtes tantôt récriée :  
elle a pourtant des inconveniens.  
-je les crains, mais je puis les  
éviter. -en ne m' aimant pas,  
dit le sylphe, vous n' y gagneriez  
rien : c' est aussi la punition  
de celles qui nous résistent.  
-eh ! Grand dieu, m' écriai-je, de  
quel côté fuir ! -laissons tout  
ce badinage, reprit le sylphe.  
-oh ! Assurément, nous le laisserons,  
me récriai-je toute effrayée ;  
point de commerce, monsieur  
le démon : si vous vouliez m' engager  
à vous donner l' immortalité,  
il falloit me cacher la perversité  
de votre caractere et les  
risques qui suivent les engagemens  
qu' on prend avec vous.  
-expliquons-nous, répondit-il.



Je vois que, l' esprit imbu des rêveries  
que le comte de Gabalis  
a débitées, vous croyez que vous  
pouvez nous donner l' immortalité ;  
c' est-à-dire que vous faites  
ce que la nature n' a pas jugé à  
propos de faire. Je pense encore  
que, selon ces belles idées, vous  
nous croyez soumis aux foibles  
lumières de vos sages, et que  
nous descendons à leurs évocations.  
Quelle apparence qu' une  
essence supérieure de l' homme  
ait besoin d' être instruite par  
lui et puisse être forcée à lui  
obéir ! Pour l' immortalité que  
vous prétendez pouvoir nous  
donner, cette imagination est  
encore ridicule, puisqu' il est à  
présumer qu' un commerce fréquent

avec une substance inferieure  
aviliroit la nôtre, loin de  
lui donner de nouvelles forces.  
-je vois, lui répondis-je, que  
j' ai été trop crédule, mais je  
n' en suis pas plus disposée à  
vous aimer : je vous crains.  
-rassurez-vous, reprit-il. Quant  
à la mort dont je vous ai menacée,  
nous n' en venons pas toujours  
à cette extrémité ; souvent  
nous changeons nous-mêmes,  
et vous pouvez alors rentrer  
dans vos droits ; mais nous ne  
voulons pas plus qu' on nous prévienne  
que vous-mêmes quand  
vous êtes engagées : ce sont des  
affronts que vous ne pardonnez  
point, et notre vanité est aussi  
sensible que la vôtre. Quant à

l' autre châtement, à moins que  
vous ne me le demandiez vous-même,  
je vous l' épargnerai.  
Voyez, consultez-vous, congediez-moi  
bien serieusement ou  
acceptez les conditions que je  
vous propose. -comment voulez-vous,  
répondis-je, que je  
puisse assurer de ma tendresse  
quelqu' un que je ne connois  
pas, que je n' ai pas vû ? Je ne  
désavoue pas que vous ne me  
plaisiez déjà un peu ; mais si  
malheureusement vous n' étiez  
qu' un gnome... -n' en dites  
point de mal, interrompit le  
sylphe. Il est vrai qu' ils ne sont

pas d' une figure avantageuse,  
mais ils ne laissent pas de nous  
dérober bien des conquêtes. Ils  
sont parmi nous ce que les financiers  
sont parmi les hommes,  
et ce n' est pas ce que votre sexe  
considere le moins ; tous les  
jours même ils nous enlevent  
nos sylphides. -comment, lui  
demandai-je, une espece aussi  
superieure que la leur est-elle  
sensible aux presens ? -oui,  
dit-il, elles prennent des gnomes  
pour donner à leurs amans ; et  
quand ce soin ne les obligeroit  
pas à répondre à la passion de  
ces esprits hideux, elles sont femelles,  
par consequent capricieuses ; le  
changement les amuse  
et la bizarrerie de leur

goût est pour elles un plaisir  
d' autant plus touchant qu' il peut  
leur être reproché. Mais, ma  
belle comtesse, ne voudrez-vous  
point me faire des questions  
plus intéressantes, et votre curiosité  
s' arrêtera-t' elle toujours  
sur d' aussi petits objets que ceux  
sur lesquels je l' ai satisfaite ? Ne  
me permettez-vous donc point  
de me montrer ? -ah ! Mon  
sylphe, m' écriai-je, que je crains  
votre présence ! -que ne la  
souhaitez-vous ! Dit-il en soupirant.  
Je ne répondis moi-même  
que par un soupir. En ce moment  
une lueur extraordinaire  
remplit ma chambre, et je vis  
au chevet de mon lit le plus bel  
homme qu' il soit possible d' imaginer,

des traits majestueux  
et l'ajustement le plus galant et  
le plus noble. Sa vûë m' étonna,  
mais ne m' effraya pas. " eh  
bien, dit-il en se jettant à genoux  
devant moi avec un air  
plein d' amour et de respect, eh  
bien, charmante comtesse, pourriez-vous  
me jurer fidélité ?

-oui, mon cher, mon aimable  
sylvphe, m' écriai-je, je vous jure  
une ardeur éternelle ; je ne redoute  
plus que votre inconstance.

Mais comment ai-je pû  
meriter ? ... -votre mépris pour  
les hommes et la passion secrète  
que vous aviez pour nous, me  
dit-il, ont déterminé la mienne ;  
elle est plus tendre que vous ne  
pensez. Je pouvois vous susciter

un songe et me rendre heureux  
malgré vous ; mais je pense avec  
plus de délicatesse et n' ai voulu  
rien devoir qu' à votre coeur. "  
hélas ! Je montrai peut-être dans  
ce moment trop de faiblesse à  
mon sylphe, mais je l' adorois.  
" que vous êtes charmant ! Lui  
dis-je ; mais que je serois malheureuse  
si vous n' étiez qu' une  
illusion ! Est-il bien vrai que...  
ah ! ... vous êtes palpable ! "  
j' en étois là, madame, avec  
mon sylphe, et je ne sçais ce  
qui seroit arrivé de mon égarement  
et de ses transports si ma  
femme de chambre, qui entra  
dans le moment, ne l' eût pas  
effrayé. Il s' envola ; je l' ai depuis  
vainement rappelé. Son indifférence

p58

pour moi me fait penser  
que ce n' est qu' une agréable illusion  
qui s' est présentée à mon  
esprit ; mais n' est-il pas dommage  
que ce ne soit qu' un  
songe ?

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)



[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)